“ L’insurrection qui vient ”: de quelques manières contemporaines de rêver au Grand Soir

Alexandre Gefen

▶ **To cite this version:**

Alexandre Gefen. “ L’insurrection qui vient ”: de quelques manières contemporaines de rêver au Grand Soir. Publif@rum, 2020, 34. halshs-03083620

HAL Id: halshs-03083620
https://shs.hal.science/halshs-03083620

Submitted on 20 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'insurrection qui vient » : de quelques manières contemporaines de rêver au Grand Soir

L'heure est donc à revisiter l'apport intellectuel de mai 68 et en particulier à le considérer comme un mouvement littéraire. « Ce que mai 68 a fait à la littérature » se demande un colloque récent[1], alors qu'un essai de Boris Godille, *Le Mai 68 des écrivains*[2], s'interroge sur les rapports entre crise politique et avant-gardes littéraires. C'est que partie des étudiants, mobilisant toute l'intelligentsia française, mai 68 touche directement à notre idée de la littérature. C'est la lutte de Jacques Lacan, Michel Foucault, Jean-Claude Passeron, Hélène Cixous, Alain Badiou, Christian Metz contre les méthodes historiographiques et les présupposés philosophiques dominants, et c'est, en littérature, le climax du combat de la Nouvelle Critique contre la vieille Sorbonne alors qu'émerge un poststructuralisme fondé sur l'apologie des formes ouvertes et en réseau. L'année 1968 est celle où Barthes et Foucault clament simultanément la « mort de l'auteur » et si la « prise de parole » comme dit Michel de Certeau[3] et le débat public sont des formes dominantes, les expérimentations textualistes des avant-gardes littéraires sont mises au service d'un projet politique de lutte contre la bourgeoise dont « l'idéologie naturaliste » est visée par *Tel Quel*. En voulant mettre l'imagination et la créativité individuelle au pouvoir, en s'accompagnant d'innombrables revues, fanzines et formes d'écritures variées du poème mural à l'affiche, mai 68 est en quête de « dissidence esthétique » (Lucien Goldmann[4]), c'est-à-dire à la fois d'une dissidence *de* l'esthétique et d'une dissidence *par* l'esthétique.

Mon hypothèse est que ce projet d'une politique littéraire substitutive nourrit encore les rêveries insurrectionnelles de nos contemporains, dans un nouvel accès de « romantisme révolutionnaire » pour emprunter l'expression d'Henri Lefebvre[5]. Ces radicalités contemporaines sont largement guidées par le texte programmatique majeur du « Comité invisible », d'obédience situationniste, *L'Insurrection qui vient*[6]. « Qui vient » : le présent d'imminence possède un caractère programmatique typique des manières contemporaines de renverser l'impuissance politique en un fantasme littéraire. Je proposerai donc une petite typologie des rêveries insurrectionnelles contemporaines, des vertiges eschatologiques du Comité invisible aux insurrections textuelles de l'extrême gauche littéraire, en passant par les réactualisations littéraires du « romantisme révolutionnaire ».

L'essayisme flamboyant du Parti imaginaire

Je voudrais dire d'abord quelques mots d'une forme littéraire singulière dans un champ contemporain marqué ces dernières décennies par les écritures néo-réalistes, celle de l'essayisme flamboyant de l'ultragauche intellectuelle, dont le faste stylistique est directement reçu du situationnisme et de son rêve de trouver des situations

[1] « Ce que Mai 68 a fait à la littérature », Colloque international, 28-29 mai 2018, Université de Lorraine/ Université de Lille 3.
[2] Boris Godille, *Le Mai 68 des écrivains*, Paris, CNRS éditions, 2018
[3] Voir Michel De Certeau, *La prise de parole*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1994.
[4] Cité par Patrick Combes, *La Littérature et mai 68*, Paris, Seghers, 1984, p. 23.
[5] Henri Lefebvre, *Vers un romantisme révolutionnaire*, Paris, Nouvelles éditions lignes, 2011 [1957].
[6] Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007.

permettant de rendre la vie « intégralement poétique »[7].
Pour décrire cette politique de la littérature bien particulière qui performe dans la langue sa propre violence théorique, Patrick Marcolini parle d'une « quête éperdue d'une intensité des paroles et des actes »[8] : les prises de positions doctrinales de la gauche postmarxiste contemporaine, qui combinent une dénonciation du néolibéralisme économique comme asservissement métaphysique et la philosophie critique du biopouvoir occidental d'Agamben à une posture politique revendiquant le renversement de la démocratie par l'insurrection, sont portés par une éloquence pamphlétaire à l'emphase prophétique, parole visionnaire qui dissone dans notre moment documentaire. Le Parti imaginaire (signataire des numéros de la revue *Tiqqun*[9], un corpus de plus de 1500 pages) auquel succède le Comité invisible, auteur collectif de *L'insurrection qui vient*[10], suivi par *À nos amis*[11] (2014) et *Maintenant* (2017) groupuscules plus ou moins mystérieux auxquels on peut ajouter les écrivains qui en sont proches (s'ils n'en font pas partie), en premier lieu Nathalie Quintane, sont les directs héritiers de l'Internationale situationniste par leurs thématiques artistico-révolutionnaires[12] (ne pas séparer la vie de l'art) et en particulier du style volontiers grandiloquent d'un Guy Debord. Rendue célèbre par le procès de Tarnac ayant mis en accusation Julien Coupat, l'un des membres du Parti imaginaire, et ayant fait de *L'Insurrection qui vient* le manuel terroriste d'un supposé « ennemi intérieur », cette ultragauche essaime son discours prérévolutionnaire sur le site Lundi.am dans le même mode illuminé.

La revue *Tiqqun* (« réparer » de *Tiqqun olam*, réparer le monde, précepte détourné de la mystique juive humaniste d'Isaac Loria) propose d'emblée dans son premier numéro de 1999 un appel à la « guerre » pour « anéantir le néant »[13] dans un mélange de théologie négative inspirée de celle d'Agamben (qui trouva à *Tiqqun* son imprimeur en Italie[14]), de critique heideggérienne de la technique, et de dénonciation du social[15], au profit d'une écriture mystique au rythme incantatoire, mêlant allusion kabbalistique, aphorismes politiques et apophtegmes philosophiques :

> Tout ce qui *est,* est bon. Le monde des *qelipoth,* le Spectacle, est de part en part mauvais. Le mal n'est pas une substance, s'il était une substance, il serait bon. Le mystère de l'effectivité du mal se résout en ceci que le mal n'est pas, mais qu'il est un néant *actif.*
> Le mal, c'est de ne le pas distinguer du bien. L'indistinction est son royaume, l'indifférence sa puissance.

---

[7] Patrick Marcolini, « L'Internationale Situationniste et la querelle du romantisme révolutionnaire », *Noesis*, n° 11, 1er semestre 2007, p. 31.
[8] Patrick Marcolini, ,« Héritiers situationnistes », *Le Tigre*, no 30, 2009, p. 33
[9] Tiqqun – organe conscient du Parti *imaginaire, Exercices de Métaphysique Critique*, Paris, diffusion Les Belles-Lettres, 1999.
[10] Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, *op. cit.*
[11] Comité invisible, *À nos amis*, Paris, La fabrique, 2014.
[12] Voir Patrick Marcolini, « Héritiers situationnistes », *op. cit.*, p. 30-33.
[13] Tiqqun – organe conscient du Parti *imaginaire, Exercices de Métaphysique Critique*, *op. cit.*, p. 2.
[14] « Les neuf de Tarnac », *Le Monde*, 8 mars 2012, en ligne http://www.lemonde.fr/societe/article/2008/11/20/sabotages-a-la-sncf-les-neuf-de-tarnac_1120974_3224.html
[15] Voir Jacques Rancière, « Entretien sur l'interruption », Groupe interruption, Paris, 2014, en ligne https://interruptionint.wordpress.com/2013/12/21/sur-linterruption-avec-jaques-ranciere.

> Les hommes n'aiment pas le mal, ils aiment le bien qui est en lui.
> Dans le *Tiqqun,* l'être retourne à l'être, le néant au néant. L'accomplissement de la Justice est son abolition.
> L'histoire n'est pas finie, il faudrait, pour cela, qu'elle ait notre accord.
> Un seul homme libre suffit à prouver que la liberté n'est pas morte. […]
> Absolument avant le temps, il y a le sens.
> Il est une horloge qui ne sonne pas. À elle, la royauté. […]
> Le Parti Imaginaire sait que le conflit est père de toutes choses. Il vit dispersé et en exil. Hors de la guerre, il n'est rien. Sa guerre est un exode, où les forces se composent et les armes se trouvent[16].

La « métaphysique critique » de *Tiqqun* vise rien moins que la déconstruction de la subjectivité occidentale, supposée aliénée et dissociée de l'être. Pour cela, le messianisme révolutionnaire en appelle à la violence considérée comme réversion de la violence libérale « La période historique dans laquelle nous entrons doit être un temps d'extrême violence et de grands désordres » dont l'avènement est réputé imminent, même si le programme politique est plus modeste « il ne peut s'agir pour [le parti imaginaire] de prendre le pouvoir, mais seulement de faire partout échec à la domination[17]».
Le numéro 2 de *Tiqqun* est une théorisation de cette « guerre civile » à partir de la notion de « formes de vie »[18] telle qu'elle a été tirée de Wittgenstein par Giorgio Agamben c'est-à-dire comme puissance d'individuation, comme résistance au biopouvoir. Mâtiné de considérations sur l'empire à la Negri et de sorties nietzschéennes, le numéro s'offre comme un manifeste politique aussi fascinant qu'obscur, dont le programme est l'accroissement de puissance et la « guerre civile » éthique, dont l'acteur sera le « Comité invisible ». Récusant toute conflictualité sociologique traditionnelle de type marxiste, le manifeste affirme que « le processus révolutionnaire peut être enclenché à partir de n'importe quelle situation singulière » et se détache de ses composantes possibles (libertarienne, communiste, anarchiste de droite, djihadiste…) en se donnant comme modèle « L'Italie des années soixante-dix » qui « est encore, dans tous ses aspects, le moment insurrectionnel le plus proche de nous » en opposant la contestation italienne de 77 à celle de mai 68, « récupéré » dans « ses périodiques revivals trotskistes »[19].
Stylistiquement parlant *L'insurrection qui vient* et *À nos amis* renonce largement aux gloses mystiques et aux méditations obscures qui ponctuaient *Tiqqun* pour prendre un ton plus concret et proposer des analyses plus serrées, sans pour autant renoncer au style gnomique, volontiers péremptoires et à la parole oraculaire qui fascinait dans les textes précédents. *L'insurrection qui vient* s'éloigne quelque peu, me semble-t-il, de l'apologie des formes de vie faite dans *Tiqqun* au nom d'une critique de l'individualisme repu de l'Occident et de son « soit toi-même ». Le discours qui passe de « cercle » en « cercles » est plus systématique : le divertissement, le travail, la mobilité, l'économie post-capitaliste auxquels sont imposés des éléments d'un programme insurrectionnel fondé sur une quête intérieure de vérité, le refus des

---

[16] Tiqqun – organe conscient du Parti imaginaire*, Exercices de Métaphysique Critique*, *op. cit.*, p. 4.
[17] *Ibid.*
[18] Tiqqun – organe de liaison au sein du Parti imaginaire*, n° 2,* repris dans *Anéantir le néant ! Tout a failli sauf le communisme*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 92. Sur la théorie des formes de vie, voir Tiqqun, n°2, « Introduction à la guerre civile ».
[19] *Anéantir le néant !*, *op.cit.*, *Ibid.*, p. 22.

organisations et la création de « communes » conçues comme zones d'opacité, en prônant une action « indirecte et asymétrique »[20].
Hazan lui-même, l'éditeur de La Fabrique qui publie *L'insurrection qui vient*, enfonce le clou en préconisant dans *Premières mesures révolutionnaires* « une évaporation du pouvoir[21] » et un démantèlement des structures libérant de la créativité dans l'attente d'un moment où les « subjectivités sont éblouies par le sentiment de participer à une commune aventure[22] » — je vous donne juste cette citation savoureuse « La disparition de l'Université, grand agent de stérilisation actuelle, libérera des énergies et des talents qui trouveront mieux à faire que la rédaction d'articles destinés à l'ascension dans la hiérarchie mandarinale[23] ».
Enfin, l'année dernière, *À nos amis*, citant Mesrine en exergue, prend acte quelques années plus tard des révoltes des années 2000, des pays arabes à la Grèce, et rêve la communion de celles-ci « Nous ne sommes pas contemporains de révoltes éparses, mais d'une unique vague mondiale de soulèvements qui communiquent entre eux imperceptiblement. D'une universelle soif de se retrouver que seule explique l'universelle séparation »[24]. On y retrouve les tonalités eschatologiques et le souffle de *Tiqqun* conjoint à une critique tous azimuts des formes d'action sociales où ne trouvent grâce que les casseurs des manifestations contre la loi travail (« l'émeute est le langage des sans-voix », pour reprendre une formule célèbre de Martin Luther King).

Quoi qu'on pense du contenu idéologique de ces textes dont la violence est une constante, ce corpus rarement étudié fait date à plusieurs titres dans l'histoire littéraire contemporaine. D'abord parce qu'il offre des exemples exceptionnels de ce que Marc Angenot a appelé « la parole pamphlétaire » et sa mise en scène hystérisée de la vérité dans un style dont on ne saurait nier la puissance et la séduction[25]. Celui-ci possède à mon sens des résonnances bien plus anciennes que le situationnisme, et peut être rattaché à la longue durée des radicalités littéraires française, de leurs mises en scène agonistiques et de leurs interpellations lyriques, de Blaise Pascal aux surréalistes en passant par le Romantisme. En second lieu, sur un plan plus historique, parce que les textes théoriques de l'ultragauche sont au centre de toute une sensibilité littéraire et constituent peut-être la dernière de nos avant-gardes esthétiques. Dans une supposée « note confidentielle de la DGSI » qui est sans aucun doute une joyeuse mystification, le « service culturel » de Lundi.am, qui est dans la mouvance du Comité invisible lui-même, propose une « nouvelle approche du parti imaginaire »[26] qui en fait un « mouvement littéraire ». Après avoir cité comme ancêtre le théoricien de la révolution surréaliste belge Marcel Marien, l'analyse replace le Parti imaginaire dans le voisinage du mouvement post-exotique de Volodine et du « réal-viscéraliste » post-apocalytique de Bolaño. S'ensuit une généalogie fantaisiste du réal-viscéralisme qui tend à neutraliser la portée politique des textes du Parti imaginaire pour en faire un jeu littéraire « anti-carcéral » où l'imprécision, l'indétermination et la polyphonie sont des formes de résistance, parce qu'ils permettent « de créer une

---

[20] Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, *op. cit.*, p. 119.
21 Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires*, Paris, La Fabrique, 2013, p. 31.
22 *Ibid.*, p. 95-96.
23 *Ibid.*, p. 94.
[24] Comité invisible, *À nos amis*, *op. cit.*, p. 14.
[25] Voir Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.
[26] « Une note de la DGSI révèle que le Parti Imaginaire serait en réalité un mouvement littéraire », repris sur le site infolibertaire, en ligne : https://www.infolibertaire.net/une-note-de-la-dgsi-revele-que-le-parti-imaginaire-serait-en-realite-un-mouvement-litteraire/

division spirituelle dans le gros corps social tout mou »[27]. Supercherie brillante, cette pseudo-analyse tire les textes du parti imaginaire du côté de l'expérience littéraire post-moderne et l'éloigne du « folklore situationniste » critiqué ailleurs dans *Tiqqun*. Ils rejoignent les dispositifs théorico-esthétiques durs d'une Nathalie Quintane et des textes qui, comme *Tomates* ou *Un œil en moins*, font advenir l'insurrection dans la langue et dans les formes conventionnelles du récit en même temps qu'ils l'appellent dans la société : mettant en sourdine le lyrisme révolutionnaire, l'inconscient eschatologique caché derrière un bavardage faussement naïf, tout en digressions burlesques, jouant la littérature contre la littérature, Quintane poursuit le réquisitoire acharné du Comité invisible contre « l'artialisation » du monde, contre le statu quo bourgeois teinté de bons sentiments et tous ses récits par l'arme textualiste (« Seul le texte direct arme direct » répète-t-elle[28]) : « On ne conteste jamais réellement une organisation de l'existence sans contester toutes les formes de langage qui appartiennent à cette organisation »[29] disait déjà Guy Debord pour justifier son projet de dissolution générale et sans remplacement des arts comme promesse de révolution politique.

De quelques rêveries insurrectionnelles contemporaines

J'ai évoqué jusqu'ici les formes essayistiques des discours littéraires « insurrectionnels » de l'ultragauche. Je voudrais maintenant m'attacher à son pendant, les mises en récit de l'insurrection, dont les narrations fantasmatiques sont les contreparties de la manière tout aussi imaginaire d'inviter, de performer, la Révolution introuvable dans les faits dans le discours.

Je commencerai par une première catégorie de récits, ceux que j'appellerai les rêveries de la mémoire insurrectionnelle, où il s'agira de raviver la mémoire de révolutions passées, de les revivre comme des présents, pour diffuser le projet d'une révolution future, invocations spectrales et chronologies croisées. « Sur des insurrections passées et d'autres à venir[30] » tel est au demeurant le titre d'un essai d'Eric Hazan, qui dit bien le rôle d'activation que possède la mémoire insurrectionnelle dans la pensée théorique de l'ultragauche contemporaine. À côté des spectres de la guerre d'Espagne aimantés par les récits de Raymond Abellio (en particulier *Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, 1950) qui est invoqué par le Comité Invisible et que l'on retrouve dans *Amapola* d'Olivier Sebban ou *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, la référence centrale c'est la Révolution française, dans sa dimension de renversement des inégalités théorisées par Hazan lui-même (*Une histoire de la Révolution française*, La Fabrique, 2012). Preuve en est *14 juillet* d'Éric Vuillard. Le récit du lauréat du Prix Goncourt 2017 ne peut se lire comme le simple roman historique tant ses consonances messianiques sont évidentes (« La nuit du 13 au 14 juillet est la nuit de Noël, la Nuit des Nuits[31] »). L'empathie voire l'identification avec le peuple révolutionnaire y est explicite (« Comme ce dut être excitant d'être là dans le petit jour,

[27] *Ibid.*
[28] Nathalie Quintane, *Tomates*, Paris, POL, 2010, *passim*.
[29] Cité par Patrick Marcoloni, *Le mouvement situationniste. Une Histoire intellectuelle*, *op. cit.*, p. 145.
[30] Éric Hazan, *La dynamique de la révolte. Sur des insurrections passées et d'autres à venir*, Paris, La Fabrique, 2015.
[31] Éric Vuillard, *14 juillet*, Arles, Actes sud, 2016, p. 58.

de se chambrer et de rire — de ruser avec la peur. Il n'y a rien de plus beau et de plus grisant que le petit jour[32] ») et même leur héroïsation, Éric Vuillard se livrant à une méditation sur le geste révolutionnaire, sur le rôle de l'individu dans l'entraînement du groupe et la mise en mouvement de l'Histoire (« Personne ne sait de quoi la liberté est faite, de quelle façon l'égalité s'obtient[33] »). Mieux, le témoignage d'admiration aboutit à une sorte de bréviaire insurrectionnel dont l'interpellation n'est guère différente de celle du Parti imaginaire, chez un auteur qui ne cache pas ses options politiques : « On devrait plus souvent ouvrir nos fenêtres. Il faudrait de temps à autre, comme ça, sans le prévoir, tout foutre par-dessus bord. Cela soulagerait. On devrait, lorsque le cœur nous soulève, lorsque l'ordre nous envenime, que le désarroi nous suffoque, forcer les portes de nos Élysées dérisoires, là où les derniers liens achèvent de pourrir, et chouraver les maroquins, chatouiller les huissiers, mordre les pieds de chaise, et chercher, la nuit, sous les cuirasses, la lumière comme un souvenir[34] » conclut le récit, qui se fait lui aussi interpellation et programme.

Dans *Mathias et la révolution*, Leslie Kaplan mêle les souvenirs de 1789 avec une promenade dans un Paris un « 20 mai » en superposant la Révolution française, mai 68 et d'autres soulèvements (la Révolution américaine et l'occupation de la place Taksim[35] notamment), au nom d'une foi dans le langage comme opérateur de possibles et comme outil de libération symbolique. « Comment ne pas croire à la révolution[36] » se demande l'auteur. Aux logiques TINA (*There Is No Alternative*), s'oppose alors une folle journée « aventures et amours, inventions et découvertes, mouvement et métamorphoses[37] ». Au fil des rencontres on croise les slogans de 68 (« Soyez réalistes, demandez l'impossible ») et on médite sur l'absence du soulèvement, « Pour moi, dit Myriam, la question n'est pas pourquoi des émeutes, mais plutôt pourquoi pas d'émeutes[38]. Le vocabulaire de la domination seigneuriale est transposé dans le champ contemporain et une critique de la marchandisation du monde. « *No Justice no peace* » répète Leslie Kaplan : en sorte que la violence se trouve comprise si ce n'est légitimée. Le texte assume rêver d'« émeutes » et ne se cache pas d'invoquer un horizon révolutionnaire dans des hymnes messianiques au Grand Soir (« Les tambours, les étoiles qui tombent du ciel, la lune rouge, le sang, les trompettes, le feu qui flambe… Les saints sont des esclaves insurgés, vous ne croyez pas[39] ? »). Le récit se termine par le symbole appuyé d'un accouchement au milieu d'une insurrection qui commence. Là encore, le principe est d'attiser le sens de la révolte en mobilisant la mémoire culturelle et de faire advenir le politique par la fiction.

Plus proches encore du programme politique de l'ultragauche sont les récits qui dépeignent concrètement la violence contemporaine, dont on fait l'annonciation d'une guerre civile imminente. Commençons par les récits consacrés aux émeutes des banlieues, conçues comme les prémisses d'une insurrection générale. « Les cités-dortoirs de la banlieue Nord de Paris, délaissées par une petite bourgeoisie partie à

[32] *Ibid.*, p. 66.
[33] *Ibid.*, p. 125.
[34] *Ibid.*, p. 200.
[35] Leslie Kaplan, *Mathias et la révolution*, Paris, POL, 2016, p.192-193.
[36] *Ibid.*, p. 17.
[37] *Ibid.*, p. 130.
[38] *Ibid.*, p. 150.
[39] *Ibid.*, p. 216.

la chasse aux pavillons, rendus à la vie par le chômage de masse, rayonnent plus intensément, désormais, que le Quartier latin. Par le verbe autant que par le feu[40] » promettait le Comité invisible : dans cette gauche littéraire, les récits documentaires des soulèvements de ces dernières années dépassent la simple peinture du terrain pour justifier la violence et promettre la guerre civile. Je pense à *Une année en France : référendum, banlieues, CPE* de François Bégaudeau, Arno Bertina et Oliver Rohe qui proposent ainsi une « cartographie littéraire[41] » mettant en scène les émeutes « anti-CPE » de 2005 pour rattraper « étouffés par la répression » les perdants de la France d'aujourd'hui et penser une possible communion dans la révolte (« il faut un contexte violent pour créer un groupe[42] »). On y ajoutera *Du Bruit* de Joy Sorman, texte qui fait l'apologie du groupe NTM et de la forme d'insurrection qu'il a produite : « Paris sous les bombes à la fin des années 80, quand NTM couvrait de peinture les rames de métro, couvrait de leur nom, de leur cri de guerre tout ce qui passait sous la main, moindre toile, moindre parpaing, moindre mur, sol, plafond, banquette en skaï, hangar[43] » écrit Joy Sorman met en scène les paroles de la révolte (« Dorénavant la rue ne pardonne plus »[44]) et le discours des « vandales » pour en faire « l'origine du désir[45] ».

Ailleurs, ces mouvements se sont vus transposer en fiction, scénographies de la colère chez le regretté Thierry Joncquet (*Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte*, 2006) ou récit de révolte social sur fond shakespearien dans *Cordelia la Guerre* de Marie Cosnay (2015) où les armées des déshérités démarrent une guerre de libération. *L'Esprit de l'ivresse* de Loïc Merle dépeint une grande révolte imaginaire partie elle aussi des banlieues (2013) et *La Fabrication de la guerre civile* de Charles Robinson se fait chronique des cités jusqu'à leur embrasement — le roman est au-demeurant illustré des « Vingt-huit principes fondamentaux pour la contre-insurrection » de David Kilcullen. Ces romans contemporains des cités et des marges ne laissent donc de fantasmer des explosions de violence : « Tout autour, un déluge de pierres, des vieux pneus, des éclats de verre, le grand panneau qui rappellent le mensonge égalitaire républicain, arraché par mille mains, jeté et piétiné, remplacé par les lettres noires : ICI GUERRE ILLIMITÉE », pour emprunter une description à la fin du roman de Charles Robinson. Loin d'être réprouvée, condamnée, ou simplement regrettée, cette insurrection sociale et économique est expliquée, accompagnée, voire appelée par le récit, selon les schémas de réversion de la violence subie propres à l'ultragauche. Car il s'agit bien de casser le monde ancien : « C'est la libération, c'est presser très fort le bouton off[46] » pour reprendre une autre formule à Charles Robinson.

Dans une généralisation quasi eschatologique de ces émeutes, un texte comme *À l'abri du déclin du monde* (2012) de François Cusset est un véritable hymne à la violence et à l'indignation, valeurs émancipatrices érigées contre notre époque

---

[40] Comité Invisible, *L'Insurrection qui vient*, *op. cit.*, p. 41.

[41] François Bégaudeau, Arno Bertina et Oliver Rohe, *Une année en France : référendum, banlieues, CPE*, Paris, Gallimard, 2007, quatrième de couverture.

[42] *Ibid.*, p. 157.

[43] Joy Sorman, *Du Bruit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009, p. 9.

[44] *Ibid.*, p. 11.

[45] *Ibid.*, p. 143.

[46] Charles Robinson, *Fabrication de la guerre civile : roman*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2016, p. 627.

« grasse et douillette »[47], discours romanesque qui sera prolongé en 2018 par *Le déchaînement du monde. Logique nouvelle de la violence* à La Découverte en 2018, où l'auteur, au plus proche des thèses d'extrême gauche du Comité invisible, en appelle à mettre le feu aux poudres en ce printemps d'anniversaire : il faudrait conjurer la violence sociale du capitalisme par la violence émancipatrice du « nous » planétaire des victimes de la « brutalité systémique », de la Palestine à la City de Londres, en proposant de guérir la violence par la violence. Témoignant de manière spectaculaire des frustrations et du ressentiment d'une génération d'intellectuels français écrasés, malgré Alain Badiou et Régis Debray, par ce François Cusset nomme « le grand cauchemar des années 1980 »[48], ou encore, pour citer le titre d'un autre de ses essais, par les « embaumeurs et fossoyeurs de 68 »[49], l'essayiste fait de l'écriture romanesque le dernier refuge d'une gauche en apparence victorieuse, mais de fait politiquement vaincue pour ce qui est de sa radicalité critique. Si notre monde ressemble à une « camisole de fils et de câbles »[50], ce que pourrait la littérature, c'est rêver d'une révolution qui embraserait Paris, d'une émeute imaginaire dont la peinture lyrique ouvre le récit, d'un Grand Soir dont le narrateur imagine avec délice le chaos et les feux, rue après rue, barricades après barricades — révolution de papier dans laquelle s'allieraient la « racaille » banlieusarde, les « écologistes à l'ancienne, les rurbains derniers cris »[51] et les Parisiens ordinaires. Ce que proposerait la littérature, dans un roman choral où défilent la détresse de quatre compagnons de lutte cherchant comme les personnages de Kundera d'impossibles consolations à leur mal-être politique dans la mobilité sexuelle, c'est faire raisonner toute l'aigreur d'intellectuels français ayant perdu prise sur la société et réduits à loger dans ses interstices pour explorer pathétiquement toutes les formes possibles de suicide identitaire. Ce que la littérature entreprendrait donc, c'est de dénoncer notre tranquillité idéologique par l'éructation verbale, par la profanation textuelle et morale, en faisant dissoner notre présent mondialisé d'après la fin de l'histoire, pour rendre inhabitable notre tout jeune siècle en en dévoilant les constants renoncements et les injustices infinies.

S'éloignant du terrain des banlieues, les rêveries littéraires de l'insurrection se sont très récemment attachées, on le notera, à des espaces nouveaux : la question des places, qui n'est plus celle de la rue et du mouvement, mais celle de l'espace commun et de l'occupation, dans un déplacement qui a pu être interprété comme l'influence de pratiques américaines, notamment dans la place donnée à l'écoute et à la discussion[52] dans une logique fondée moins sur l'intervention idéologique que sur la fabrication du commun. Deux ouvrages de la gauche littéraire sont sortis pour ce mois de mai qui reviennent à ce titre sur *Nuit debout*, *Le Livre des places* du collectif Incultes et un *Un œil en moins* de Nathalie Quintane. L'un comme l'autre, ils proposent des manières originales de dire le « terrain » et la « réserve d'inventivité » du poétique[53] en pensant

[47] François Cusset, *À l'abri du déclin du monde*, Paris, POL, 2012, p. 344.
[48] François Cusset, *La Décennie : le grand cauchemar des années 1980*, La Découverte, Paris, 2006.
[49] François Cusset, *Contre-discours de Mai : ce qu'embaumeurs et fossoyeurs de 68 ne disent pas à ses héritiers*, Actes Sud, Paris, 2008.
[50] François Cusset, *À l'abri du déclin du monde*, *op. cit.*, p. 340.
[51] *Ibid.*, p. 49.
[52] Voir Europe 1, « "Nuit debout", "totalement différent" de mai 1968 pour Cohn-Bendit », en ligne http://www.europe1.fr/politique/nuit-debout-totalement-different-de-mai-1968-pour-cohn-bendit-2714617
[53] Diacritik, « " C'est le moment de l'écriture qui révèle des choses " : Nathalie Quintane, Un œil en moins *(Entretien)* », en ligne : https://diacritik.com/2018/04/25/cest-le-moment-de-lecriture-qui-revele-des-choses-nathalie-quintane-un-oeil-en-moins-entretien/.

à ce modèle de « commune » qu'a été l'occupation de la ZAD. Cette tendance, qui consiste à penser l'insurrection à partir des territoires se retrouve matinée de thèmes écologiques dans *Des Châteaux qui brûlent* d'Arno Bertina (2017) qui relate une occupation, celle d'un abattoir, et la confrontation avec les CRS, dans un roman choral où l'écrivain fait entendre chaque voix, y compris celle des policiers. Arno Bertina met en scène le travail du collectif occupant l'usine sur lui-même, ses tensions et ses interrogations et le rêve d'aboutissement à une fête « un solstice, un rite de passage » […] « une fête totale […] géante, magnifique[54] » qui marque par la joie la victoire possible sur les CRS, un « coup d'éclat » qui ramène chacun « à l'innocence[55] », rêverie rousseauiste et révolution avortée où l'on entend la promesse de transformation à venir, dans une actualisation originale du romantisme révolutionnaire français.

Après ces textes incendiaires, je voudrais pour conclure dire quelques mots de la mémoire du rêve insurrectionnel de mai 68 dans un genre qui est son opposé, le récit post-apocalytique, qui vient ici interroger non l'écologie ou la globalisation, mais l'idée d'une révolution politique, dans une forme d'historicité très particulière qui consiste à se situer dans l'après[56]. Prenant pour modèle la peste de Camus (1947), mais surtout *Le Très haut* de Maurice Blanchot (1948) évangile moderne en négatif, le récit post apocalyptique contemporain interroge lui aussi la question l'insurrection comme terminus ad quem, moins chez Volodine, pourtant cité par les commentateurs autorisés du Parti imaginaire, que dans les dystopies de Jean Rolin et de Michel Houellebecq qui dialoguent en effet directement avec mai 68, comme mélancolie ou comme dénonciation. Marc Angenot dans sa grande histoire de la parole révolutionnaire souligne la disparition à la fin du XX^{e} siècle de l'idée de progrès, d'où notre incapacité à nous représenter un monde « axiomatiquement différent du monde empirique et évidemment meilleur », d'où la mort du « principe Espérance », le retrait des « utopies de l'universel » qui conduit à un repli sur « l'identitaire et le communautaire », « les vieilles religiosités » et au mieux « à un humanitarisme sentimental, une recherche inlassable de *boucs émissaires* nouveaux et un civisme décomposé[57] ». Cet après du rêve insurrectionnel de mai 68, sa littérarisation dans des rêveries post-apocalyptiques, c'est peut-être celui du récit de Jean Rolin, *Les Événements,* où l'ancien Mao, se fait l'ethnologue de la posthistoire révolutionnaire en décrivant un moment de cessez-le-feu après une guerre non située dans le temps où une « Force d'Interposition des Nations Unies en France » vient stabiliser le pays. Le roman relate la traversée d'une France où des milices confessionnelles luttent à mort dans un conflit empruntant à la fois aux guerres libanaises et ex-Yougoslaves puisqu'il oppose le « Hezb », des groupuscules d'extrême droite et des « milices d'extrême gauche ». Le roman de la guerre civile sert une redescription de la France ravagée, Rolin se complaisait dans la peinture d'un territoire post-industriel rendu à la nature par le chaos du conflit, avec tableau des derniers hauts fourneaux et peinture de chevreuil vivant en liberté. Mais derrière la poésie de monde dévastée et la mélancolie des décombres, c'est la transformation de la lutte des classes en querelle identitaire et un cauchemar autophage qui se dessinent. Dénuée de tout sens politique, racontée

[54] Arno Bertina, *Des Châteaux qui brûlent*, Paris, POL, 2017, p. 343.
[55] *Ibid.*, p. 414.
[56] Voir Catherine Coquio, Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée (dir.), *L'apocalypse : une imagination politique (XIXe-XXIe siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018.
[57] Marc Angenot, *Les Grands récits militants des XIXe et XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 214.

par un narrateur désengagé à peine capable d'admiration à l'égard de l'anarchiste, la révolution s'est abîmée en une guerre civile, spectacle post-moderne du danger identitaire que 68 avait dénoncé, dérive communautariste de la dialectique sociale que l'on retrouvera dans les romans de Michel Houellebecq *Les Particules élémentaires* et *La Possibilité d'une île*, qui enterrent tous les volets de l'aspiration libertaire de 68 dans des dystopies caricaturales dénonçant dans les « événements » l'avènement d'un individualiste libéral.

Concluons : malgré Jean Rolin et Michel Houellebecq, malgré notre époque qui est plus à la réparation qu'à la révolution, et malgré l'interprétation finale du parti imaginaire comme mouvement littéraire post-moderne, on ne saurait fermer les yeux à la permanence dans le champ contemporain de récits prophétiques qui sont autant des « métaphysiques critiques » et qui lèvent l'utopie de nouvelles « communes ». Leurs invitations à la révolte se renouvellent à l'heure des actions locales ou environnementales, en choisissant de nouvelles échelles et en allant chercher dans la question des banlieues et dans le modèle de l'occupation de nouvelles thématiques, mais en s'alimentant à une même verve discursive singulière, celle de la prophétie politique, qu'ils l'assument ou la dissimulent sous une critique de la religion bourgeoise de l'art, veine à comprendre sur la très longue durée comme forme du « romantisme révolutionnaire ». Ne sous-estimons donc pas la place des discours et des rêveries insurrectionnelles dans notre imaginaire contemporain, qui se saurait se contenter des horizons d'un monde post-politique et qui, de Nathalie Quintane à Marie Cosnay, d'Emmanuelle Pireyre à Arno Bertina, de Mathieu Riboulet à Charles Robinson, d'une génération l'autre, se refuse de séparer la radicalité de la politique de la nécessité de la littérature.

Alexandre GEFEN, Unité Mixte de Recherche Thalim, CNRS-Université Paris 3 — ENS.